Ami du Clergé du 8 octobre 1936

Deuxième partie : **PRÉDICATION**

SOMMAIRE

Pour la fête du Christ-Roi. — II. « Royaume de justice, d'amour et de paix, » 593. — III. Le Christ guide et gouverne. 595.
Cours de prônes sur les Evangiles. — LX *Fête du Christ-Roi :* La royauté de Jésus et sa nature, 596.
Pour le dimanche avant la Toussaint. — Préparation à la Toussaint, 598.
Pour la Toussaint. — I. La beauté morale des saints, 599.
Les personnages évangéliques. — LXXXII Le paralytique, 603. — LXXXIII. Les aveugles, 605.
Sujets de circonstance. — Petit éloge funèbre d'une pieuse enfant morte peu après sa communion solennelle, 608.

POUR LA FÊTE DU CHRIST-ROI

II

« ROYAUME DE JUSTICE, D'AMOUR ET DE PAIX »

Mes frères,

Beaucoup d'époques, dans l'histoire du monde, ont connu le trouble, la souffrance et la guerre. On avait pu croire un instant que le progrès et la civilisation moderne inauguraient une ère nouvelle : ère de bonheur et de jouissance ; mais l'on s'aperçoit aujourd'hui qu'on n'a pu faire mentir la parole de Dieu au premier homme : « Tu mangeras ton pain à la sueur de ton front. » On a cru que les machines pourraient supprimer la peine ; mais du même coup elles ont conduit au chômage forcé, à la suppression du gagne-pain et par conséquent à la gêne, sinon à la misère. Et l'homme, déçu dans ses espérances, trompé par des promesses illusoires, se dresse en face de l'homme, en ennemi. Ah ! qu'il est opportun d'appeler avec l'Eglise, sur notre monde en désarroi, le règne du Christ, « le règne de la justice, de l'amour et de la paix ! »

I. — *Règne de la justice*

Car le règne du Christ est celui de la justice. « Le Père même ne juge personne, a dit Jésus, mais il a donné au Fils le jugement tout entier » (Jo., v, 22), et au grand-prêtre qui l'adjure de dire s'il est le Fils du Dieu vivant : « Tu l'as dit ; et je vous l'annonce dès maintenant : vous verrez le Fils de l'homme siéger à la droite du Tout-Puissant, et venir sur les nuées du ciel. » (Mt., xxvi, 64). C'est un dogme de foi, c'est l'enseignement de l'Eglise que le Christ est « assis à la droite de Dieu, le Père Tout-Puissant, d'où il viendra juger les vivants et les morts. »

Ce jugement de Dieu, à qui rien n'échappera, pas même une parole inutile (Mt., xii, 36), et qui ne laissera rien qui ne soit sanctionné et payé jusqu'à la dernière obole (Mt., v, 26), n'y a-t-il pas lieu de le redouter et de trembler à sa pensée ? « Misérable que je suis, que dirai-je, quel avocat oserai-je appeler à mon secours, quand le juste même sera à peine rassuré ? » chantons-nous dans la prose *Dies iræ*. Et déjà le prophète David, en ce psaume magnifique et bien connu du *De profundis,* confessait : « Si vous examinez, Seigneur, nos iniquités, qui donc subsistera, qui donc échappera à la condamnation éternelle ? » Heureusement pour nous, il y a près du Seigneur « une rédemption abondante, une propitiation salutaire, » grâce à quoi « la justice et la miséricorde s'uniront » pour nous sauver.

Mais le Christ nous avertit : il nous fait savoir qu'il entend nous traiter comme nous aurons traité les autres ; une de ses paraboles, à l'enseignement si lumineux, doit nous faire comprendre pratiquement cette leçon. « Le royaume des cieux est semblable à un roi qui voulut régler ses comptes avec ses serviteurs. Le règlement étant commencé, on lui amena un homme qui lui devait dix mille talents. » C'était une somme énorme, environ cinquante millions. Le pauvre débiteur implore la patience du maître, lequel, touché de compassion, lui remet toute sa dette. « Le serviteur, à peine sorti, rencontre un de ses compagnons qui lui doit cent deniers, à peine cent francs ; le saisissant à la gorge, il l'étouffe en disant : « Paie ce que tu dois ! » et sourd aux supplications de son camarade, il le fait jeter en prison. Mais le maître ne tarde pas à apprendre la chose ; il fait venir le méchant : « Ne devais tu pas, lui dit-il, avoir pitié de ton compagnon, comme j'ai eu pitié de toi ? » et il le livre aux exécuteurs jusqu'à ce qu'il ait payé toute sa dette. (Mt., xviii, 23-35).

Aussi Jésus donne-t-il à ses disciples ce sage conseil : « Ne condamnez point et vous ne serez point condamnés ; remettez et il vous sera remis ; donnez et il vous sera donné ; on versera dans votre sein une bonne mesure pressée, secouée et débordante, car on se servira, pour vous rendre, de la même mesure avec laquelle vous aurez mesuré. » (Luc, vi, 37-38). Et le même Seigneur nous fait dire tous les jours : « Pardonnez-nous nos offenses comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés. »

Si je vous rappelle cet enseignement, à la fois si clair et si énergique, c'est, m. f., que nous avons tous, plus ou moins, un examen de conscience à faire. La justice est une vertu qui exige que nous rendions à chacun son dû. Sommes-nous pleinement en règle avec elle ?

Dieu peut-il être satisfait de la docilité et de l'obéissance que nous lui donnons ?

Quant au prochain, n'y a-t-il pas dans nos pensées, dans nos paroles, dans nos actions, quelque chose qui puisse lui causer quelque tort injustement ? Maîtres, donnons-nous un salaire équitable ? sommes-nous raisonnables dans le travail que nous exigeons ? respectons-nous les droits sacrés de l'homme et du chrétien ? traitons-nous les inférieurs avec les égards dus à leur dignité d'êtres raisonnables et de fils de Dieu ? Ouvriers

ou serviteurs, avons-nous à cœur de fournir du bon travail ? sommes-nous consciencieux, n'ayant nul besoin que l'œil du maître soit sur nous pour le servir en toute fidélité ? Dans les échanges et les rapports quotidiens, pratiquons-nous pleinement la loyauté, sans dissimulation coupable et sans ruse ? Autant de questions à nous poser, et, s'il en est besoin, autant de réformes à accomplir dans notre vie.

Car il ne faut pas nous faire d'illusion : c'est à nous, chrétiens, d'établir le règne du Christ, à nous de lui gagner les intelligences et les cœurs ; c'est à nous de restaurer l'ordre et la justice ; et notre tâche commence par une soumission pleine et entière de notre raison et de notre vie aux commandements et aux conseils du Maître. Qu'il règne en nous pleinement, et nous serons alors des flambeaux, nous entraînerons les autres par notre exemple, car notre justice gagnera leur confiance.

II. — *Règne de la charité*

La justice est une vertu indispensable et essentielle, mais c'est une vertu froide et sévère ; elle n'établit aucun lien d'amitié et elle s'exerce envers les ennemis comme envers les amis ; elle exige ce qui est dû, mais rien au-delà : elle se déclare satisfaite dès que sont respectés les droits de chacun. Il faut avouer que, si elle était toujours pratiquée, les rapports entre les hommes comme entre les nations en seraient grandement facilités, les richesses et les ressources de toutes sortes seraient mieux réparties, il y aurait des misères en moins et du bonheur en plus.

Et pourtant, il manquerait encore quelque chose, et cela pour deux raisons. Tout d'abord parce que tout homme a un cœur, sensible à la joie comme à la douleur, heureux d'une attention, d'une délicatesse, blessé au contraire par un air de mépris, par un oubli, par une maladresse. Or rien ne nous oblige, en justice du moins, à tenir compte de cette sensibilité et de ces aspirations intimes. La seconde raison, c'est que nos défauts — et nous en avons tous, — nos fautes ensuite, nous privent parfois de certains droits, ou du moins ne nous permettent plus de les revendiquer strictement ; dès lors, si cette autre vertu qu'on appelle la charité ne vient au secours de la justice, celle-ci risque fort de ne pas atteindre au degré voulu de générosité et de nous laisser insatisfaits.

S'il était permis d'employer une comparaison qui, pour être un peu simpliste et souvent répétée, n'en est pas moins lumineuse, je dirais que la justice ressemble, dans une société, au bon ordre dans une machine. Chaque pièce est minutieusement adaptée à son rôle, assujettie à sa place, apte à remplir parfaitement sa fonction ; l'ensemble est en parfait état de marche. Cependant, attention : avant de mettre en route cet organisme si achevé, si bien fini, n'oubliez pas, c'est essentiel, de verser de l'huile dans les rouages ; sans quoi, les pièces vont s'échauffer au frottement, s'user l'une par l'autre, et la machine deviendra vite inutilisable.

La charité, dans la société, trouvera sa place même auprès de la justice, comme l'huile dans la machine. C'est elle qui adoucira les rapports, car les droits de chacun ne sont pas toujours ni parfaitement clairs, ni exactement délimités ; ils risquent donc de se heurter, et c'est à la charité d'arranger les choses, en inspirant les concessions mutuelles qui ménageront la paix.

Mais, si la foi au Christ est encore la meilleure garantie de justice et d'honnêteté, — j'entends la foi vraie, vivante et pratique, — c'est plus encore les disciples du Christ qui ont, si j'ose dire, le monopole de la charité. Car l'homme est naturellement égoïste, il cherche son intérêt personnel, et le vrai principe de l'amour du prochain c'est encore l'amour de Dieu. « Aimez-vous les uns les autres comme je vous ai aimés, » a dit Jésus (Jo., xv, 12), et pas seulement entre amis, « car si vous aimez ceux qui vous aiment, quel gré vous en saura-t-on ? Les pécheurs aussi aiment ceux qui les aiment... Pour vous, aimez vos ennemis, faites du bien et prêtez sans rien espérer en retour ; et votre récompense sera grande, et vous serez les fils du Très-Haut, qui est bon aux ingrats et aux méchants. » (Luc, vi, 31 et s.).

Sommes-nous vraiment les fils du Très-Haut ? Avons-nous au cœur la charité du Christ ? Disons-nous bien que c'est à nous de faire le premier pas, de tendre la main à notre ennemi, de tenter la réconciliation. Nous sommes ou plutôt nous nous disons chrétiens, et nous voulons bien l'accord, mais à condition que les autres cèdent, s'humilient, fassent le premier pas. Est-ce ainsi qu'il faut entendre l'enseignement du Christ et comprendre la charité chrétienne ? Non, m. f. Soyons vraiment ici des disciples de Jésus ; rappelons-nous que c'est là la caractéristique qui nous distingue des étrangers et nous révèle chrétiens : « C'est si vous vous aimez les uns les autres que l'on reconnaîtra que vous êtes mes disciples. » (Jo., xiii, 35). Si donc vraiment le Christ règne en nous, nous serons les héros de la charité.

III. — *Règne de la paix*

Le règne de la justice et de la charité, voilà, m. f., vous l'avez déjà deviné, le principe même de la paix. Que les hommes respectent mutuellement leurs droits, que la charité les rapproche et les unisse, qu'il en soit de même entre les nations, et le règne de la paix sera assuré. Mais je vous dirai : c'est la paix au-dedans de vous, à l'intime de vos âmes et de vos cœurs, qui sera la condition de votre justice et de votre charité.

Je m'explique, et vous allez facilement comprendre. Quand un homme aux passions ardentes, obéit aux impulsions de sa nature, impulsions irréfléchies, intermittentes et variables, il est inévitable qu'il bouleverse autour de lui l'ordre établi. Qu'il s'en trouve comme lui et avec lui des milliers, et ce sera une terrible menace pour la

société. Sans aller si loin ni pousser les choses à l'extrême, qu'un père de famille se livre à un mauvais penchant : c'est la misère et la douleur à son foyer.

Tout au contraire, le travailleur paisible, fidèle à sa tâche quotidienne, qui n'est esclave d'aucune passion, qui n'a aucune ambition déréglée, qui très simplement mais très sagement se contente de son sort, ce travailleur est à la fois le soutien, l'honneur et la joie des siens, en même temps qu'il est le meilleur serviteur et le plus fidèle défenseur de son pays.

La simplicité de son âme et de sa vie le met à l'abri des exigences exagérées, des désirs irréfléchis, des espérances illusoires ; il n'est ni triste, ni mécontent, ni ambitieux ; il a tout ce qu'il faut pour être facilement juste et charitable, car ce sont nos passions, notre soif du plaisir, notre cupidité, notre orgueil, — les trois concupiscences signalées par S. Jean, — qui nous poussent à rechercher notre avantage personnel, au mépris des commandements de Dieu et des droits du prochain.

Or, à qui, m. f., appartient-il d'avoir une âme simple et paisible, sinon au vrai disciple du Christ ? Tout, dans l'Evangile, ne lui prêche-t-il pas la paix ? Il sait que le bonheur parfait l'attend dans l'autre vie, mais que celle-ci est mêlée d'épreuves et de labeur ; inutile donc de faire des rêves chimériques et de demander l'impossible. Il sait que les épreuves du temps sont la condition et le gage de la félicité éternelle ; il sait qu'il est entre les mains de Dieu, entre les mains de la divine sagesse, servie par la bonté et la toute-puissance infinies, que Dieu ne lui imposera pas un fardeau au-dessus de ses forces et ne l'abandonnera jamais ; qu'il saura même tirer le bien du mal, et intervenir paternellement aux heures les plus graves.

Laissons donc, m. f., laissons à d'autres les craintes, les incertitudes et les terreurs, à ceux qui ne croient pas, à ceux qui vivent loin de Dieu. Pour nous, efforçons-nous de régler toute notre conduite d'après les enseignements de l'Evangile, nous souvenant de cette invitation du Maître : « Cherchez d'abord le royaume de Dieu et sa justice, et tout le reste vous sera donné par surcroît. » (Mt., VI, 33).

Menons énergiquement le bon combat, la lutte intérieure contre nos défauts ; tâchons de maîtriser nos passions et de les mettre au service du bien. Nous avons, pour nous aider, outre les préceptes de l'Evangile, le secours de l'Eglise, de ses ministres et de ses sacrements, surtout la Pénitence et l'Eucharistie. Avec la grâce de Dieu, avec la présence en nous du Christ Jésus, il n'est rien qui soit impossible, nous dit S. Paul (Philip., IV, 13), il n'est aucun ennemi qui soit invincible. Faisons-nous donc une âme paisible, une âme simple et sage, contente de peu, satisfaite de la part de bonheur que Dieu lui octroie, goûtant en paix les avantages du présent, et s'abandonnant à la Providence paternelle pour l'avenir. Et dans cette paix, nous servirons Dieu, nous verrons clairement notre devoir, nous trouverons le secret de la justice et de la charité.

* *

Plus que jamais, le monde a besoin du Christ, seul médiateur entre nous et Dieu, seul rédempteur de nos âmes, seul libérateur de l'esclavage de Satan, le prince du mensonge et du mal. Avec l'Eglise, nous appelons de tout notre cœur l'avènement du règne du Christ, « règne de vérité et de vie, règne de sainteté et de grâce, règne de justice, de charité et de paix. » Souvenons-nous cependant qu'il ne suffit pas de dire : « Que votre règne arrive, » de nous répandre en vœux stériles, mais qu'il nous appartient, en faisant régner pleinement le Christ en nous, d'inaugurer ce royaume nouveau dans notre société désorganisée ; qu'il nous appartient à nous, chrétiens, d'être les défenseurs du droit et de la justice, les propagateurs de la charité, et cela dans la confiance en Dieu et dans la paix du Christ. « *Pax Christi in regno Christi.* » *Amen.*

III

LE CHRIST GUIDE ET GOUVERNE

Mes frères,

La fête d'aujourd'hui nous invite à réfléchir ensemble quelques instants sur la « royauté » de notre Christ.

Qu'est-ce qu'un roi ? Etymologiquement, c'est premièrement « celui qui guide », et deuxièmement « celui qui gouverne. »

Ces deux fonctions, le Christ les remplit d'une façon merveilleuse, divine.

I

Il est lui-même la Voie. Il l'a dit : « Je suis la Voie... Celui qui marche avec moi ne se perd pas dans les ténèbres... Je suis la lumière du monde. » Vraie lumière, en effet, lumière étincelante, unique, que tout homme reçoit quand il arrive en ce monde et qu'il est régénéré par le saint baptême. Comme les Juifs qui ne pouvaient se tromper, la nuit, quand ils avançaient dans le désert, parce qu'ils étaient précédés par la colonne de feu, de même nous, dans la nuit de la terre, si nous voulons voir clair, au milieu des ténèbres souvent épaisses qui environnent notre âme, et marcher à pas sûrs, nous devons suivre toujours Jésus.

Il nous indique la voie. Sa doctrine — dogme et morale — est un flambeau à nul autre pareil, parce qu'elle est divine. En face d'elle, les autres pâlissent, ou elles apparaissent nettement comme erronées, sinon mensongères, parce qu'elles sont humaines. Lui, il n'a pour but que d'éveiller les nobles aspirations de l'homme et de l'élever sans cesse plus haut, tandis que les maîtres humains qui prétendent, en se passant de lui, guider leurs semblables, trop souvent ne flattent que leurs passions et n'arrivent, en définitive, qu'à les abaisser jusqu'à les avilir. Lui, il nous rappelle que nous sommes faits pour le ciel et que nous devons nous détacher de la terre : « Que sert à

l'homme de gagner l'univers, s'il vient à perdre son âme ? » et que tous nous avons reçu des talents, des grâces, plus ou moins, les uns cinq, les autres deux, ou un seul, et que nous devons les faire fructifier ; qu'une des grandes conditions du salut, c'est le sacrifice, et que nous devons nous renoncer nous-mêmes ; que, par-dessus tout, il faut être bon, charitable, miséricordieux et nous aimer pratiquement les uns les autres ; qu'enfin Dieu viendra, à l'heure marquée par lui, nous chercher, sans nous prévenir, comme un voleur, et que nous devons être prêts à paraître devant lui, toujours.

Il ne s'est pas contenté de nous montrer le chemin : il s'y est engagé le premier ; nous n'avons qu'à marcher derrière lui. S. Paul nous le dit : « Jésus a pratiqué et puis il a enseigné. » Il nous donne l'exemple. Il a vécu, il est mort pour faire la volonté de son Père... Il a passé son existence ici-bas dans l'humilité, l'abjection, la pauvreté, le renoncement le plus absolu, et il l'a finie sur la croix des esclaves !...

II

Le droit de nous « gouverner », que Jésus possède de toute éternité comme Dieu et créateur, il l'a donc à ce titre encore qu'il est pour nous le guide que nous pouvons suivre en toute sécurité.

Et ce droit, il l'exerce.

Il promulgue des lois : ce sont ses commandements. C'est la loi de Dieu, à qui nous devons nous soumettre tous. Aucun homme ne peut y échapper. Fussiez-vous le plus grand monarque de la terre, vous devriez plier votre volonté, comme le dernier des mortels. Si l'on n'obéit pas, on est coupable, on pèche, on se révolte contre le Roi des rois, on risque son bonheur éternel.

Il a ses ministres, ses représentants : l'Eglise enseignante, le Pape et tous ceux qui tiennent du Pape, directement ou indirectement, leur mission, et à qui lui, le Christ-Roi, il a délégué son autorité et ses pouvoirs : « Apprenez-leur à observer tout ce que je vous ai commandé. Tout ce que vous délierez sur la terre sera délié dans le ciel ; tout ce que vous lierez sur la terre sera lié dans le ciel. Qui vous écoute m'écoute... »

Il lève des impôts sur les biens : « Qu'avons-nous d'ailleurs, que nous n'ayons reçu de lui ? » Tout ce qu'il nous a donné, nous avons le droit, même le devoir d'en user, mais dans l'ordre providentiel : à condition que ces biens ne deviennent pas pour nous, en définitive, des « maux », et qu'ils ne nous empêchent pas d'aller à lui ; à condition aussi que nous n'oubliions jamais qu'ils ne nous sont prêtés que pour notre honnête entretien et, selon nos moyens, pour l'apostolat, dans notre paroisse et hors de notre paroisse, et enfin pour le soulagement des déshérités.

Il exige l'impôt du sang. Les martyrs le lui paient intégralement, au sens propre ; et il y a des martyrs à toutes les époques de l'histoire du monde chrétien. Mais, sans aller jusque-là, tant que nous n'y serons pas appelés, nous devons savoir que notre vie appartient au Christ-Roi. Lui seul, dans son éternité, fixe l'heure de notre entrée dans l'existence et seul il donne le signal de notre départ. Et cette vie, que nous tenons de lui, il peut demander, par la vocation sacerdotale ou religieuse, que nous la lui consacrions tout entière, et nous n'avons pas le droit de lui répondre par un refus ; ce sera parfois un gros sacrifice ; c'est toujours un grand honneur et l'on y trouve une joie immense. Quoi qu'il en soit, tous, dans la condition où ils sont, doivent vivre pour Dieu, c'est-à-dire agir en union avec lui, selon sa volonté, pour lui plaire.

* *

Ce roi, m. f., s'il tient à ses droits, n'est pas un tyran. « Son joug est doux et son fardeau léger. » C'est un roi d'amour qui veut surtout par le cœur régner sur les cœurs. Il ne demande à ses sujets rien d'impossible. Lui obéir, l'aimer, — à cause des tendances de notre pauvre nature, — peut parfois être difficile : impossible, jamais ! car il se met, dans sa bonté, à notre disposition pour nous aider.

Laissons-nous donc guider et gouverner par lui. C'est le meilleur moyen de vivre pleinement notre vie d'hommes, de créatures raisonnables, faites à l'image de Dieu, — une vie en quelque sorte divine, qui est déjà si belle ici-bas et qui s'épanouit au ciel. Ainsi soit-il.

COURS DE PRONES SUR LES EVANGILES

LX

Fête du Christ-Roi

LA ROYAUTÉ DE JÉSUS-CHRIST ET SA NATURE

Mes frères,

L'Eglise, guidée par l'Esprit-Saint, a soin d'apporter à chaque époque les remèdes que les maux de celle-ci nécessitent. En notre siècle de laïcité, le grand mal est sans contredit la rébellion des nations et des peuples contre l'autorité de Jésus-Christ et de son Eglise. Le temps semble venu dont parlait le Roi-Prophète lorsqu'il disait : « Les rois de la terre se sont levés, les princes se sont ligués contre le Seigneur et contre son Christ, brisons leurs liens et rejetons leur joug loin de nous. » Banni de partout, des lois, des tribunaux, des écoles, des hôpitaux, Jésus-Christ continue d'entendre le cri des Juifs au prétoire : « Nous ne voulons pas qu'il règne sur nous ! »

C'est pour rappeler le droit qu'a Jésus-Christ de régner sur la société et les individus, c'est pour réparer le péché de ceux qui nient ce droit, c'est pour nous fournir à nous-mêmes l'occasion de le reconnaître, que l'Eglise a institué la fête du Christ-Roi que nous célébrons aujourd'hui. L'Evangile de cette fête nous dit admirablement combien ce titre de « Christ-Roi » est justement donné à Notre-Seigneur et en quel sens il faut l'entendre.

I

Notre-Seigneur n'était pas encore né que déjà le nom de roi lui était décerné. « Roi de paix sera son nom, disent les prophètes en annonçant le Messie... Son royaume sera un royaume éternel et tous les rois le serviront et lui obéiront. » Aussi quand est arrivé le moment où doit paraître ce Messie, c'est un roi qu'attendent en sa personne les Juifs et les païens eux-mêmes. « Où est le Roi des Juifs qui vient de naître ? demandent les Mages à Hérode, car nous avons vu son étoile en Orient et nous sommes venus l'adorer. »

Hérode fut troublé par cette question, et cela se comprend, car il craignait pour son trône ; mais les prêtres juifs qu'il interroge sur le lieu où doit naître le nouveau roi, auraient dû se réjouir comme les y avait jadis invités le prophète : « Réjouis toi, Jérusalem, voici ton Roi qui vient à toi plein de douceur. » Mais non, ils répondent bien à Hérode : « Le Roi doit naître à Bethléem, » mais aucun d'eux n'y accompagne les Mages, aucun d'eux ne veut reconnaître le Roi attendu dans un enfant enveloppé de langes et couché dans une crèche. Ce n'est pas un roi pacifique et plein de mansuétude qu'ils espèrent et attendent, mais un roi conquérant, victorieux, plein de force et de magnificence, disposé à rétablir le royaume d'Israël et à lui donner le premier rang parmi les nations. Et parce que le Roi que viennent adorer les Mages ne répond pas à leur idéal, ils refusent de le reconnaître pour le Messie et ne cesseront de le persécuter. L'Evangile de ce jour nous expose le dernier acte de ces persécutions.

Quelques jours auparavant, le dimanche des Rameaux, Jésus avait fait une entrée triomphale à Jérusalem. La foule s'était portée à sa rencontre, agitant en signe de réjouissance des branches de palmiers et criant : « Hosanna ! Béni soit le Roi d'Israël qui vient au nom du Seigneur ! » En vain les Pharisiens lui avaient dit : « Maître, faites taire vos disciples. » Jésus leur avait répondu : « Je vous le déclare, si ceux-ci se taisent, les pierres elles-mêmes crieront. » Par cette réponse, le Sauveur affirmait sa royauté, mais signait du même coup sa condamnation.

Exaspérés, ses ennemis décident de s'emparer de lui et, ayant réussi, ils le conduisent devant Pilate, gouverneur de la Judée pour les Romains, et l'accusent de complot contre l'Etat : « Nous l'avons trouvé, disent-ils, bouleversant notre nation, défendant de payer le tribut à César et se disant le Christ-Roi. » Tous ces griefs étaient autant de mensonges, même le dernier, au sens du moins où l'entendaient les ennemis de Jésus. Mais ils vont fournir à Jésus l'occasion d'affirmer sa royauté plus clairement et plus personnellement qu'il ne l'a jamais fait et d'expliquer de quelle façon il est venu et prétend l'exercer ici-bas.

II

Pilate, rentrant dans le prétoire, dit l'Evangile, fit paraître Jésus devant lui et lui demanda : « Es-tu le Roi des Juifs ? » Il posait cette question pour la forme, car, renseigné par sa police, il savait bien que son gouvernement n'avait rien à redouter de Jésus. Cinq jours seulement auparavant, celui-ci n'avait-il pas recommandé à ceux qui l'interrogeaient de rendre à César ce qui est à César ? Peut-être même Pilate n'ignorait-il pas que plusieurs fois poursuivi par la foule qui voulait le proclamer roi, Jésus s'était chaque fois dérobé à ses pressantes sollicitations et avait refusé l'honneur qu'on lui offrait. Mais sa charge l'oblige à un semblant d'information et voilà pourquoi il lui pose cette question : « Es-tu le Roi des Juifs ? » — « Est-ce de vous-même, lui répond Jésus, que vous parlez ainsi, ou d'autres l'ont-ils dit de moi ? »

Pilate avait pour femme Claudia Procula, secrètement gagnée au culte de Jéhovah et grande admiratrice de la vertu de Jésus qu'elle appelait « le Juste » ; elle avait parlé de celui-ci à son mari, lequel n'était pas éloigné de partager son admiration. Aussi est-ce moins en juge qu'en homme désireux d'éclairer sa religion qu'il interroge Jésus. Celui-ci, connaissant son secret désir, est prêt à le satisfaire, mais Pilate, gêné de se voir deviné, répond brusquement : « Suis-je juif, moi, pour reconnaître en toi le Roi des Juifs ? Ta nation et tes pontifes t'ont livré à moi, qu'as-tu fait ? » Et Notre-Seigneur de répondre : « Mon royaume n'est pas de ce monde. Si mon royaume était de ce monde, mes partisans combattraient pour que je ne fusse pas livré aux Juifs. Mais — vous le voyez à mes liens, à mon abandon — mon royaume n'est pas d'ici. — Tu es donc roi ? » s'écria Pilate. — Vous l'avez dit, répliqua Jésus, je suis né et je suis venu dans le monde pour rendre hommage à la vérité ; quiconque est de la vérité entend ma voix. »

La voilà donc, la royauté revendiquée par Jésus-Christ : c'est une royauté toute spirituelle qui ne demande à s'exercer que sur les cœurs et les intelligences. Certes, étant Dieu, tous les royaumes du monde lui appartiennent et l'union de sa divinité avec son humanité sainte avait sacré celle-ci plus efficacement que l'huile sainte versée par Samuel sur le front de David n'avait sacré celui-ci roi d'Israël. Comme Homme-Dieu, il aurait donc pu, il en avait le droit, revendiquer le souverain pouvoir dans le monde entier ; mais les candidats à ce souverain pouvoir ne manquent pas et Jésus le leur laisse. Hérode n'avait donc pas à trembler pour son trône en apprenant la naissance de Jésus ; l'empereur que représente Pilate n'a rien à redouter de lui ; les princes qui au cours des siècles se succéderont à la tête des Etats n'auront pas plus de raison de prendre ombrage de l'Eglise et de redouter son ingérence dans le gouvernement temporel des nations. Non pas que ses ministres ne soient aussi capables que d'autres de procurer le bien public et d'assurer le bonheur, même matériel, des peuples : les rois de la terre n'ont eu qu'à se louer de leurs services chaque fois qu'ils les ont appelés dans leurs conseils. Mais, encore une fois, telle n'est pas la mission propre de l'Eglise, telle n'est pas la royauté que Jésus-Christ est venu exercer ici-bas.

III

« Le pape prend pour lui les âmes et ne nous laisse que les corps, » disait avec dépit Napoléon Ier, furieux de voir qu'au plus fort de sa puissance il se trouvait encore des esprits à qui la foi donnait assez de courage pour résister à ses caprices et ne pas approuver ses injustices.

Oui, c'est sur les âmes que Jésus-Christ veut régner, non point par la force, mais par la persuasion, car le royaume qu'il est venu établir est, comme nous le chantons dans la préface de ce jour, « un royaume de vérité et de vie, de sainteté et de grâce, de justice, d'amour et de paix. » Ce royaume est formé de tous ceux qui croient aux vérités contenues dans l'Evangile que Jésus est venu prêcher, qui acceptent les enseignements de son Eglise d'une foi ferme et soumise. Il est formé de tous ceux qui obéissent aux commandements de Dieu et de l'Eglise et les prennent pour règle de leur conduite.

Le royaume qu'est venu fonder Jésus-Christ, c'est ce royaume des cieux dont il parle si souvent dans ses paraboles, qui, humble à ses débuts comme le grain de sénevé, doit s'étendre un jour à tout l'univers, où les méchants et les bons sont mélangés comme le sont le bon grain et l'ivraie dans le champ du père de famille, où celui qui écoute la parole de Dieu produit des fruits de vertu aussi abondants que la semence jetée dans la bonne terre, où la divine doctrine qu'il est venu prêcher transformera le monde comme le levain soulève et transforme la pâte en excellent pain. Jésus est ce fils de roi, roi lui-même, venu convier l'humanité aux noces éternelles du ciel, car le ciel n'est que le prolongement du royaume qu'il est venu établir sur la terre, et il ne désire régner sur nous ici-bas qu'afin de nous faire régner avec lui dans les cieux.

Pilate croit très habile de tourner en dérision la royauté de Jésus ; il le fait revêtir d'un lambeau de pourpre, couronner d'un diadème d'épines ; il lui fait mettre en main un roseau en guise de sceptre et ses soldats fléchissent devant lui le genou en lui disant : « Salut, Roi des Juifs ! » Au sommet de sa croix il fait fixer un écriteau avec cette mention relatant la cause de sa condamnation : « Jésus de Nazareth, roi des Juifs. » Pilate ne croyait pas être un précurseur en agissant ainsi, il ne se doutait pas qu'il posait la cause qui, plus qu'aucune autre, contribuerait à établir le règne de sa victime sur le monde.

« *Regnavit a ligno Deus,* » chantons-nous au temps de la Passion. Et en effet, c'est par l'amour qu'il nous a témoigné au cours de sa Passion et en mourant pour nous sur la croix qu'il a gagné tous les cœurs. Combien, depuis dix-neuf cents ans, ont par reconnaissance renouvelé aux pieds de l'*Ecce Homo* et au pied de la croix le geste des soldats de Pilate, non plus par dérision, mais remplis de sentiments d'adoration et d'amour !

Soyons de ceux-là, m. f., et avec l'Eglise en ce jour disons de tout notre cœur à Notre-Seigneur : « Vous êtes le Maître de l'éternité, vous êtes, Christ, le Roi des Nations, vous êtes de nos esprits, de nos cœurs le seul Souverain. Nombreux sont les impies qui répètent : « Nous ne voulons pas que règne le Christ » Nous, nous vous acclamons Roi suprême de l'univers... Que les chefs des nations vous rendent un honneur public. Qu'ils vous révèrent, ceux qui enseignent et ceux qui jugent. Que les lois et les arts s'inspirent de vous. Que les drapeaux des puissances flottent décorés de vos insignes, que sous votre sceptre si doux notre patrie et nos familles s'inclinent ! (Hymne de la fête). Ainsi soit-il.

POUR LE DIMANCHE AVANT LA TOUSSAINT

PRÉPARATION A LA TOUSSAINT

Mes frères,

Voici qu'approche la grande fête de la Toussaint. Trois voix, il me semble, nous convient à la célébrer pieusement : une voix qui vient du ciel, une voix qui vient de la terre, une voix qui vient du purgatoire.

I

La voix qui vient du ciel, c'est la voix de Dieu nous invitant à honorer les saints. Qui sont-ils, en effet, ces glorieux habitants du paradis ?

Ce sont des apôtres qui, sans compter avec la fatigue, la souffrance, la persécution même, ont traversé les déserts et les océans pour s'en aller en des régions lointaines et barbares gagner à Dieu des adorateurs et des enfants. Ce sont des martyrs qui ont mieux aimé se laisser déchirer les membres et couper la tête que de renier leur foi, leur religion, leur Dieu. Ce sont des vierges timides comme des enfants, mais fortes comme des anges, qui ont résisté au mal, repoussé des tentations violentes et gardé leur cœur dans une inviolable pureté. Ce sont des hommes qui ont fui le péché, observé la loi divine avec une généreuse fidélité, aimé Dieu plus que toutes choses, et qui se sont efforcés de conformer leur vie aux leçons et aux exemples de Jésus-Christ. Ce sont des femmes qui ont été des modèles de piété, de travail, de dévouement et de toutes les vertus chrétiennes.

Est-ce que tant d'innocence, tant de courage, tant de renoncement, tant de nobles efforts ne méritent pas d'être reconnus, admirés, applaudis ? C'est justement la volonté de Dieu que nous honorions en cette fête ceux qui l'ont si bien servi, aimé et glorifié.

II

A cette voix d'en-haut se joint une voix d'en-bas pour nous exhorter à remplir le même devoir. C'est la voix de notre âme qui, au milieu des tentations, des épreuves, des luttes de la vie, sentant le besoin d'un appui, d'une protection, nous presse de recourir à l'intercession des saints.

Admirez, m. f., le plan de Dieu. Entre le ciel et la terre, il y a de mystérieux rapports. Les bienheureux qui goûtent déjà les joies du paradis ne

se désintéressent pas de leurs frères qui luttent et souffrent en ce monde. Des hauteurs du ciel, les saints abaissent leurs regards vers la terre, ils reçoivent nos supplications, ils les présentent à Dieu, et par leur intercession ils peuvent nous défendre, nous secourir, nous aider. Ne sentons-nous point dès lors le besoin de les intéresser à notre cause, de les mettre à notre côté, de nous concilier leur bienveillance? Nous atteindrons ce but en célébrant leur fête avec une pieuse émulation.

La voix d'ici-bas nous conviant à cette fête, c'est encore la voix de notre cœur qui nous rappelle que parmi les saints du ciel il y a des membres de notre famille. Chaque famille peut regarder le ciel avec fierté, car elle y possède des parents, des ancêtres. Comment, en ce grand jour, ne pas songer à eux, comme on songe à des absents dont on voudrait voir le visage et serrer la main ? Se dire qu'ils sont heureux et que, du séjour du bonheur, ils nous suivent du regard, s'intéressent à nous, s'associent à nos joies et à nos tristesses, et que des rives de ce bas monde nous pouvons encore leur parler, les aimer, comment ne pas se complaire dans cette douce et consolante pensée?

III

Mais j'entends une autre voix qui nous conjure de fêter pieusement la Toussaint : c'est une voix plaintive qui vient de la triste région du purgatoire. La première partie de cette fête, en effet, appartient aux bienheureux du ciel, la seconde aux âmes souffrantes. Après avoir honoré les premiers, il faut songer aux secondes.

Or il n'est pas une famille dans cette paroisse qui n'ait vu la mort de près, qui ne se soit agenouillée devant une tombe, qui n'ait porté un deuil. Nous avons donc tous à remplir à l'égard de nos chers défunts des devoirs de piété filiale, d'affectueuse reconnaissance, de sympathique souvenir. Et c'est dans cette fête que nous sommes particulièrement invités à nous acquitter de ces devoirs.

Ces chers disparus, où sont-ils maintenant ? Dans les splendeurs du ciel ? Nous le souhaitons vivement, nous voudrions en avoir la certitude. Mais il faut être si pur pour aller au ciel ! et par ailleurs Dieu ne nous a point révélé les décisions de sa justice. Si donc, comme il est fort probable, il en est parmi eux qui gémissent dans le lieu de l'expiation et de la souffrance, laisserons-nous passer cette fête sans penser à eux, sans prier pour eux, sans essayer d'abréger leurs tourments et de leur ouvrir la porte du ciel ?

Mais que faire pour cela ? Deux choses : prier et nous approcher des sacrements.

Dieu nous tiendra compte de la démarche que nous ferons et les grâces qu'il nous départira seront proportionnées à nos efforts.

Les saints applaudiront à notre repentir, ils reconnaîtront en nous des frères et des émules et ils intercéderont en notre faveur avec plus de persistance et d'affection.

Les âmes du purgatoire tireront un plus large profit des dispositions dans lesquelles la grâce de Dieu nous aura constitués.

Dieu ne repousse jamais nos prières sans doute. Mais on comprend qu'il fasse un accueil plus bienveillant à celles qui partent d'une âme purifiée de tout péché, qui tombent de lèvres sanctifiées par la chair de l'Homme-Dieu.

D'autre part, nos bonnes œuvres n'ont de vertu qu'autant qu'elles sont faites en état de grâce : nouveau motif de purifier notre conscience, afin d'être plus secourables à nos chers défunts.

Enfin, quoi de plus efficace pour leur soulagement qu'une bonne communion ? Avec Dieu sur les lèvres, avec Dieu dans son cœur, ne voyez-vous pas qu'on doit être plus sûr d'obtenir grâce pour les pauvres détenus du purgatoire ?

J'en appelle donc à votre pitié compatissante, j'en appelle à votre bon cœur pour vaincre vos hésitations et vous amener à la Table Sainte. Il faut faire revivre ce temps où, dans la plupart des familles chrétiennes, parents et enfants passaient en cette fête du tribunal de la pénitence au banquet de l'Eucharistie, de chez eux à l'église, de l'église au cimetière, et aimaient à se souvenir qu'ils étaient les frères des saints, les auxiliaires du purgatoire, les candidats du ciel.

POUR LA TOUSSAINT

I

LA BEAUTÉ MORALE DES SAINTS

Mes frères,

Je désire aujourd'hui vous montrer que l'Eglise, mère de la sainteté et des saints, a le droit d'être fière de sa glorieuse postérité. J'ajouterai à cette vue quelques remarques que je juge utiles, et que vous trouverez sûrement d'un caractère édifiant et d'un réel intérêt.

I

Je dis que l'Eglise, qui a donné au monde tant et de si grands saints, a le droit d'être fière d'une pareille postérité. Cette perpétuelle floraison des saints est son plus bel ornement, le plus précieux joyau de son diadème ; elle jette autour d'elle l'immense clarté de leurs milliers d'auréoles et montre à tous les yeux son éclatante supériorité sur toutes les religions qui l'ont précédée ou qui la combattent.

L'Église seule, en effet, produit les saints. L'Eglise grecque reste unie à l'Eglise jusqu'au IXe siècle, et jusque-là que de saints ! Les Ephrem, les Chrysostome, les Basile, les Grégoire de Nazianze, etc...

Au IXe siècle, elle se sépare de l'Eglise : plus de saints. Pourquoi cela ? Que s'est-il donc passé ? Et non seulement elle n'a plus de saints, mais elle n'en revendique plus. Allez à Constantinople, à Moscou, à Athènes, ouvrez ses livres : elle chante, elle célèbre tous les saints qu'elle a eus quand elle était unie à l'Eglise romaine ; depuis

elle n'en a plus ; elle n'a plus inscrit un seul nom de saint dans le catalogue de sa liturgie !

L'Eglise anglicane offre le même spectacle. Que de saints, quand elle était unie à l'Eglise romaine! C'était l'île des Saints, l'île des Edouard, des Alfred, des Thomas de Cantorbéry. Depuis, elle a eu des orateurs, des écrivains, des amiraux, des philanthropes ; mais des saints, des passionnés de Dieu ? pas un ! Depuis Henri VIII, elle n'a pas mis un seul nom nouveau sur ses diptyques !

Et ainsi de l'Allemagne, de la Prusse, de la Suède. Et ces grandes et infortunées nations n'ont rien imaginé de mieux, pour marquer leur infécondité, que de blasphémer la sainteté.

Cet honneur et ce bonheur d'enfanter des saints, l'Eglise catholique l'a seule ; elle l'a toujours eu ; elle l'a aujourd'hui comme autrefois, et tous les désordres des hommes, toutes les commotions des sociétés ne l'ont pas empêchée de produire le fruit suave de la sainteté parfaite [1].

Ainsi les saints affirment aux yeux du monde la perpétuelle fécondité de l'Eglise, en regard de l'incurable infécondité des sectes.

Or, il n'y a pas seulement ici une merveille ; il y a une preuve : la preuve que l'Eglise est la seule vraie Eglise et que, par conséquent, les esprits attentifs — il y en aura toujours — viendront toujours à elle. C'est donc là, pour l'Eglise, la source d'un nouveau prestige et d'une force nouvelle.

Comment hésiter à voir en elle la vraie création du Christ, quand on constate que, seule parmi les sociétés religieuses du monde, elle possède les moyens de sanctification laissés par le Maître ; que, seule, elle fait surgir, dans l'épaisse et grossière masse humaine, des âmes qui peu à peu s'élèvent au dessus de l'humanité ?

Elle en a suscité deux types également admirables, quoique à des points de vue différents. Les uns sont les héros dont la vie a été constamment et parfaitement pure ; les autres n'ont pas été sans faiblesses ni quelquefois sans souillures, mais les taches ont été lavées dans le repentir, expiées dans la pénitence, réparées par le don complet de soi-même dans la plus sévère abnégation, dans le plus entier dévouement à Dieu et aux hommes. L'abnégation est d'ailleurs le trait commun de leur physionomie.

A quelque catégorie qu'ils appartiennent, ils ont quelque chose qu'on ne trouve pas chez les autres créatures humaines, hommes ou femmes. Si quelques-uns impressionnent par leur grandeur, tous charment par leur douceur et leur bonté. Leur esprit, leur sensibilité, l'accent de leur âme dans leurs paroles, les trouvailles de leur génie souvent insoupçonné d'eux-mêmes, ajoutent une séduction singulière à leur puissance d'apôtres [2].

Quand nous les contemplons, immobilisés dans les tableaux et les verrières, dans une attitude hiératique convenue, nous oublions trop que nos saints ont vécu la vie humaine, notre vie, qu'ils furent comme nous des êtres en chair et en os, éprouvés comme nous, comme nous combattus, placés qu'ils étaient comme tous les hommes entre le devoir et les révoltes du sang et de l'esprit. Ils ont triomphé d'eux-mêmes et de toutes forces hostiles à la vertu. Les saints sont les types les plus parfaits et les plus attirants de l'humanité. Une âme bien faite ne peut pas ne pas les admirer, et si elle peut résister à leur charme, du moins ne peut-elle le méconnaître.

De là une nouvelle force pour cette Eglise qui les engendre et qu'ils servent.

Et voici une dernière remarque qui achèvera de montrer quel rôle heureux joue la sainteté dans l'Eglise. Non seulement les saints ajoutent à son prestige, mais encore ils sont ses meilleurs apôtres et les plus irrésistibles propagateurs de sa doctrine ; ce sont les saints qui lui conquièrent le plus d'âmes.

Vivants, mêlés à la société de leur temps, ils exercent autour d'eux, et quelquefois dans un cercle d'une étendue immense, une influence religieuse considérable. Il en est peu qui restent cachés toute leur vie ; le plus souvent, après des années de solitude et de silence, ils sortent de l'ombre et ils rayonnent. Ils rassemblent des moines dans les monastères qu'ils fondent ; ils remuent les peuples par leur parole ; ils les attirent par leurs miracles ; ils deviennent de prodigieux centres d'attraction.

Morts, les saints sont placés par l'Eglise devant les yeux de ses fidèles comme autant de flambeaux alignés sur la route, pour qu'ils la puissent suivre sans erreur dans les ténèbres de ce monde. Elle les propose à l'imitation de tous comme les modèles qu'il faut imiter dans leur amour de la vérité, dans leurs vertus, dans leurs héroïques sacrifices. Ils sont l'élite merveilleuse qui, par sa fidélité à la grâce et son surnaturel courage, a fait triompher l'esprit dans ses luttes contre la matière et la chair.

Les évoquer, c'est inspirer la foi, la simplicité et la réserve dans les mœurs, la vaillance invincible dans les persécutions, tout ce qui élève l'intelligence et ennoblit les cœurs. La foi se ravive et des efforts sont tentés vers l'idéal qu'elle propose aux âmes généreuses.

Toutes les religions, toutes les Eglises particulières, les sectes mêmes nous les envient.

— « Il est malheureux, écrit un pédagogue d'un certain renom, que nous ne possédions pas, comme l'Eglise catholique, des vies de saints laïques à l'usage des jeunes gens. La vie d'un philosophe comme Spinoza ne produit-elle pas une extraordinaire impression d'admiration chez ceux qui en lisent le saisissant récit ? On regrette qu'un recueil unique ne réunisse pas tant de biographies exemplaires disséminées un peu partout ; un tel livre serait le Plutarque où les travailleurs de l'esprit iraient retremper leur énergie ; l'idée du calendrier d'Auguste Comte

[1] Mgr Bougaud, *L'Eglise*.

[2] L'humble Curé d'Ars trouvera cette parole : « Quand on communie, l'âme se roule dans le baume de l'amour comme les abeilles dans les fleurs, » et cette autre, si mélancolique : « Le souvenir des morts s'en va avec le son des cloches. »

qui imposait pour chaque jour la méditation de la vie d'un bienfaiteur de l'humanité était excellente. D'ailleurs, l'éducation classique bien comprise n'a-t-elle pas précisément pour fin d'allumer dans l'âme de l'élève un enthousiasme tranquille et durable pour tout ce qui est grand, noble, généreux ? Et n'a-t-elle pas atteint son but si une élite, ainsi pénétrée d'un haut idéal, ne peut plus par la suite déroger ni retomber au niveau moyen ? Cette élite destinée à former le bataillon sacré sur lequel le monde civilisé fixe les yeux doit sa supériorité aux longues fréquentations des plus purs écrivains de l'antiquité.

« Malheureusement, si nous pouvons retremper dans cette fréquentation nos sentiments généreux, ces morts ne nous fournissent pas les conseils précis dont nous avons besoin, et, encore une fois, rien ne peut suppléer absolument la direction de conscience d'un maître expérimenté et délicat [1]. »

L'exemple des grands hommes peut susciter l'admiration, il n'en est pas moins stérile pour l'enrichissement moral des masses. L'exemple des saints est d'une inépuisable fécondité à ce point de vue. Imitateurs du Christ, ils sont l'image vivante de la perfection vivante. Leur travail est un sermon ; chaque mouvement de leur corps est une parole ; chacun de leurs actes est une sentence ; chacun de leurs mouvements intérieurs est un élan d'adoration vers Dieu, un élan d'amour pour les hommes, et par là, ces imitateurs deviennent des modèles à leur tour. « Beaucoup d'hommes, dit un écrivain de notre temps, qui avaient résisté à tous les raisonnements, peut-être même à tous les appels intérieurs, ont été inondés de lumière par ce qu'ils ont découvert dans une âme prédestinée : le Christ leur est apparu dans la vie immolée d'un camarade ; ils ont vu en lui, ils ont entendu, ils ont touché la vérité vivante [2]. » C'est là une révélation de tous les jours, soit que l'on se trouve en rapport direct avec l'un de ces héros de la sainteté, soit que ces mêmes héros nous apparaissent dans l'histoire.

Leurs exemples appellent l'imitation : les saints ont des disciples et des émules. Les grands hommes aussi, mais quelle différence ! Il y a eu des platoniciens, c'est-à-dire des propagateurs des idées de Platon ; il y a eu des cartésiens, c'est-à-dire des propagateurs des idées de Descartes ; des propagateurs des idées de Voltaire et de Rousseau. Et bien des philosophes et des professeurs d'hier et d'aujourd'hui font école. Mais quel est l'homme illustre qui a laissé à la plus voisine postérité des imitateurs de ses vertus ? Qui s'est proposé Socrate ou Caton pour modèle, je ne dis pas pendant sa vie entière, mais seulement pendant une semaine ? Qui est devenu meilleur en suivant les idées et en copiant la vie d'un Voltaire, d'un Rousseau, d'un Kant et des autres ? « Il n'y a que les saints de l'Eglise catholique qui ont excité, autour d'eux et longtemps après eux, le désir de leur être semblable, l'amour des vertus qu'ils ont pratiquées [1]. »

[1] Jules Payot, *L'Education de la Volonté*. p. 267 et 268.
[2] Mauriac, *Un an de grâce* (*Echo de Paris*, 6 janv. 1934).

II

Au commencement de l'Eglise, c'est la sainteté pourprée des martyrs qui attire le plus d'adeptes au christianisme. Le peuple en croit des témoins qui se font égorger, et le sang des héros morts dans l'arène sanglante devient une semence de chrétiens. Leur sang a coulé à Rome, dans ce Colisée où les gladiateurs venaient, avant de mourir des atroces douleurs du glaive, saluer le César cruel. Nos martyrs sont tombés innombrables entre ces murailles criminelles ; ils ne sont pas tombés pour mourir, mais pour conquérir l'impérissable vie ! La force et la gloire des disciples du Christ éclatent ici ; leur renommée se répand dans tout l'univers ; le sang crie plus haut que la parole de l'apôtre, et finalement le monde se convertit. « Quand je serai élevé, avait dit Jésus, j'attirerai tout à moi. » Il était crucifié de nouveau dans ses membres, et il attirait tout à lui !

Plus tard, c'est la sainteté des Paul, des Pacôme et des Antoine, qui attire aux solitudes de la Thébaïde les glorieux moines qui ravissent le désert par la rude beauté de leurs mortifications.

Puis vient la phalange des saints intellectuels, la plus féconde de toutes, parce que ceux-là sont des penseurs, que leur influence se perpétue par leurs œuvres et qu'ils exercent, pendant des siècles, une sorte de maîtrise sur les esprits les plus distingués de l'humanité. Ce sont les grands polémistes, comme les Justin et les Athanase ; les grands philosophes, comme S. Augustin ; les grands théologiens, comme S. Thomas ; les grands mystiques, comme S. Bonaventure et S. François de Sales. La pensée chrétienne vit encore de leurs spéculations, et leurs vertus demeurent aussi fécondes que leur génie.

Il faut joindre encore à ces grands esprits les saints fondateurs d'Ordres, dont l'influence est aussi vaste et persistante. S. Benoît, S. Bruno, aux temps anciens, créent chacun un mouvement extraordinaire, un appel d'air formidable qui entraîne des milliers d'âmes à la vie religieuse, tant et si bien qu'après des siècles leur influence salutaire est loin d'être épuisée. « S. Benoît, S. François d'Assise, S. Dominique, écrit un hagiographe, sont morts depuis plusieurs siècles, mais leurs vertus ont laissé dans l'humanité une trace ineffaçable. Il y a encore aujourd'hui des religieux qui portent leurs noms, qui vivent comme ils vivaient, qui travaillent comme ils travaillaient, qui prient comme ils priaient [2]. »

Les étudiants que S. Bernard rencontre à Châtillon ne peuvent résister aux séductions de son zèle intrépide. Les châteaux, les écoles, l'armée se dépeuplent à tel point que, dit le biographe contemporain, « les mères cachent leurs fils, que les femmes retiennent leurs maris et que les amis

[1] Bayle, *Vie de S. Vincent Ferrier*, Préface.
[2] A. Bayle, *loc. cit.*

empêchent leurs amis d'aller l'entendre [1]. » Il touche les cœurs, plie les volontés, arrache à la vie des camps, aux faveurs de la fortune, aux promesses de l'avenir une jeunesse pleine de fougue, ivre de plaisirs et de gloire ; il transforme, par le prestige de sa parole et de son zèle, ces âmes frémissantes encore, pour les jeter toutes palpitantes dans les immolations de la vie religieuse...

N'oublions pas les saints réformateurs, un S. Charles Borromée, un S. Zaccaria, pour ne parler que des plus célèbres, qui travaillèrent au milieu de tant de difficultés et avec une infatigable ardeur tant à la sanctification des prêtres qu'au relèvement religieux et moral des masses.

Au commencement du XVIIe siècle, une phalange de saints apparaît en France et leur influence donne à ce grand siècle son grand caractère religieux. François de Sales, Olier, Bérulle, la Salle, Vincent de Paul, soufflent l'esprit du Christ qui les remplit à la société déjà en proie au libertinage de la pensée et des passions ; ils forment les Bossuet, les Fénelon et les Rancé ; ils fondent les congrégations des Sœurs de la Charité, des Frères des Ecoles chrétiennes, des Sulpiciens et des Lazaristes, si vivantes qu'elles subsistent encore et si belles qu'elles font encore, après deux siècles, l'admiration et l'étonnement du monde.

Ce n'est pas tout ; car même isolés, même obscurs, les saints de plus humble étage exercent encore autour d'eux une influence prosélytique considérable. Tel S. Pierre Fourier qui ramène à l'Eglise, par l'autorité de son exemple, par la puissance de sa parole, une partie de notre Lorraine du XVIIe siècle ; tel, plus près de nous, un saint Curé d'Ars, une petite Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus, une Bernadette.

Ces êtres qui semblent être plus près du ciel que de la terre, n'en appartiennent pas moins à la terre par leurs qualités proprement humaines. Ils ont de l'héroïsme, du génie, ils font parfois des miracles, et à côté de cela, ils ont des douceurs, des attendrissements, des nuances d'affection délicieuses. Nul mieux qu'eux ne sait consoler, encourager, relever, pardonner, aimer. On les croit les ennemis de la nature ; ils savent qu'elle est innocente et ils la chérissent dans ses éléments, dans ses plantes, dans ses bêtes. Mais leur amour va surtout à leurs semblables, pour qui rien ne peut épuiser leur compassion et leur miséricorde. Ils se réjouissent avec ceux qui sont dans la joie ; ils pleurent avec ceux qui pleurent ; ils se donnent à tous, n'oubliant qu'eux-mêmes. Grands cœurs simples, les plus fidèles et les meilleurs des amis.

Qui mesurera l'influence de la sainteté dans le monde et qui dira quelle force elle donne à l'Eglise ? Les saints sont ici-bas des modèles, ou, pour mieux dire, des entraîneurs. On les regarde, on les admire, on conçoit le désir de les suivre, on les suit. Tout le monde ? Non, mais les âmes pieuses et élevées, et il y en aura toujours.

[1] *Vie de S. Bernard*, par l'abbé Chevallier, t. I, p. 48.

Par delà la vie leur influence n'est pas abolie. Réunis au Christ, Roi du monde et des âmes, ils partagent sa royauté, donc sa puissance, mise à leur disposition par cet amour infini qui crée là-haut l'unité. Ils ont un droit et comme une mainmise sur les trésors spirituels et temporels que Jésus détient.

C'est pourquoi nous aurions grand tort de laisser tomber l'usage de donner aux nouveau-nés, au jour de leur baptême, les noms des saints qui, à partir de ce grand jour, seront leurs patrons et leurs protecteurs. L'illustre Pasteur souhaitait que, même en dehors des villes, sur la place de la commune et jusque dans l'école du hameau, on érigeât la statue ou l'on suspendît le portrait d'un enfant du pays, resté célèbre par quelque belle action. Il voyait là un moyen de faire connaître « les aiguillons de leurs grandes âmes » et de donner aux enfants de la France « des leçons d'hommes, plus efficaces que des leçons de choses. »

C'est une belle idée, mais ce n'est pas une idée neuve, car voilà dix-neuf siècles que l'Eglise en a inauguré la pratique. Depuis son origine, elle dresse la croix sur tous ses monuments, sur toutes ses tombes, au bord de tous les chemins ; elle multiplie les images de son Christ, de ses saints et de ses saintes. Et elle exige même qu'on leur rende un culte, et cela, non seulement parce que ce culte leur est dû, mais aussi parce que la vénération dont on entoure l'effigie sacrée fait entrer plus profondément dans le cœur la noble ambition d'imiter les pieux et glorieux personnages qu'elle représente. C'est l'initiation du peuple, par l'entremise des yeux, à une vie supérieure, une provocation constante à poursuivre l'idéal, l'enseignement moral le plus fécond peut-être, s'il était bien compris.

Ces miroirs vivants du Christ qui s'appellent des saints sont des modèles et des agents de civilisation. Que ne doit pas l'humanité à des hommes comme S. Paul, S. Augustin, S. Bernard, S. François, S. Dominique, S. Ignace, S. Jean-Baptiste de la Salle, S. François de Sales, S. Vincent de Paul ? Ce qu'ils apportent n'est pas toujours éclatant et mesurable à titre immédiat ; mais c'est un travail de source, et dans la mesure où l'on reçoit leur message, on devient à égalité de valeur innée ou technique, un élément de vraie civilisation.

C'est ainsi que l'Eglise, grâce à la sainteté dont elle est la source, grâce aux saints dont elle est la mère, possède une force à la fois intérieure et rayonnante qui, perpétuellement et sans s'épuiser, crée et alimente les vertus. En elle s'affirme, de plus, cette solidarité mystique qui relie entre eux les chrétiens de tous les siècles et des deux mondes, du monde d'en-bas et du monde d'en-haut. Par elle, une humanité nouvelle apparaît, animée d'aspirations qui lui furent ou inconnues ou étrangères avant l'apparition et l'action de l'Eglise. Car les saints ont compris qu'il y a quelque chose de plus haut que l'amour du bonheur terrestre : l'amour du sacrifice. Ils sont sortis de l'égoïsme ; ils ont renoncé aux joies de la vie ; ils

ne se soucient plus d'eux-mêmes, ils adorent la douleur dans le Christ, leur âme s'abreuve au Cœur martyrisé du Christ, et c'est là que leur sainteté se consomme.

Dans toute sainteté il y a cet amour, cette recherche passionnée de la douleur.

Leur vie, d'autre part, a une étonnante fixité. « Si nous vivions comme nous devrions vivre, a écrit le P. Hecker, nous nous sentirions en la présence de Dieu. *sans passé et sans avenir*, pénétrés du sentiment de l'existence, vivant déjà dans la vie éternelle. » Les saints sur cette terre vivaient déjà dans l'éternité ; leur âme déjà l'habite. Et pourtant il n'est pas de créatures humaines dont l'activité égale leur activité, dont l'action féconde égale la fécondité de leurs paroles et de leurs œuvres.

Bougaud, prêtant à un texte biblique un sens des plus accommodatices, dit quelque part que les peuples ne durent que tant qu'il y a des élus à tirer de leur sein [1]. « Quand vous avez tiré d'une carrière tout l'or qu'elle contient, qu'en faites-vous ? Vous la laissez vide, désolée, noircie, déchirée par le feu. A quoi serait-elle bonne maintenant ? Il n'y a plus d'or ! — Quand vous avez pressé une orange, et que vous en avez exprimé le jus, que faites-vous de l'écorce ? Vous la jetez aux balayures... Ainsi des peuples. quand ils ne donnent plus de saints à Dieu. » C'est là une idée d'orateur qui force l'image pour mieux faire voir sa pensée. Des peuples ont vécu de longs siècles qui étaient plongés dans le plus épais paganisme ; des peuples ont disparu au sein desquels la foi était encore vivante. La vérité, c'est que ce sont les vertus naturelles qui sont la première condition de la vitalité des peuples, et que ces vertus naturelles ont des chances de s'affermir et de se maintenir dans la mesure où le peuple aura sous les yeux les exemples et, dans le cœur et dans la vie, les maximes de l'Evangile et des Saints.

Ce qu'il faut demander à Dieu, aux époques de luttes et d'affaissement comme celle que nous traversons, ce ne sont ni des savants, ni des polémistes, ni des apologistes ; ce sont des saints qu'il faut implorer du ciel. C'est le beau cri de Lacordaire qu'il faut jeter à Dieu : « Mon Dieu, donnez-nous des saints ! »

En attendant qu'ils se multiplient parmi nous, honorons-les, prions-les. Le culte que nous leur rendons ne s'adresse pas à des ombres ; descendus dans leur tombeau, ils ne se sont pas évanouis dans le néant. Ils habitent la Cité céleste, et nos hommages et nos invocations vont trouver et émouvoir là-haut des vivants ! Ainsi soit-il.

[1] *Constituit terminos populorum juxta numerum filiorum Israël.* (Deut., XXXII, 8).

LES PERSONNAGES ÉVANGÉLIQUES

LXXXII

LE PARALYTIQUE

Aucune sorte de souffrance ne laissait Jésus insensible. Lorsque l'heure de sa grâce avait sonné, il soulageait les infirmes les plus divers. C'est ainsi qu'un jour de sabbat, en pleine synagogue, il avait rendu la souplesse et la vie à la main desséchée d'un pauvre homme. Et comme les pharisiens, comme à l'ordinaire, avaient pris prétexte de ce miracle pour calomnier le Christ, qu'ils accusèrent alors de violer le repos de la loi mosaïque, Notre-Seigneur leur avait jeté cette foudroyante apostrophe, qui attestait implicitement sa divinité : « Le Fils de l'Homme est maître même du sabbat. » Puis il les avait confondus en indiquant qu'eux-mêmes qui affectaient tant de scrupules en l'occurrence, ne se seraient pas gênés pour se livrer à des efforts plus longs et plus pénibles si, le même jour, leur bœuf ou leur âne était tombé au fond d'un puits.

I

Dans une autre circonstance Notre-Seigneur réalisa un prodige à propos d'un autre cas de paralysie que l'histoire évangélique relate avec plus de détails. Descendant d'une barque dont il s'était servi pour traverser le lac de Tibériade, il s'était arrêté dans la ville de Capharnaüm, où il avait établi l'un de ses centres de prédication.

Comme il arrivait souvent, un grand concours de peuple s'était réuni dès que s'était répandu le bruit de son arrivée dans le pays, et la foule assiégeait la maison où il était descendu. L'affluence était telle que nul ne pouvait plus pénétrer dans la demeure, dont les abords mêmes étaient envahis. Le Maître, cependant, continuait à promulguer sa doctrine. Mais il y avait au dehors un paralytique, que quatre de ses amis avaient placé sur une civière afin de le porter jusqu'au thaumaturge en qui il avait placé sa suprême espérance. Le petit cortège s'était heurté contre le groupe compact d'auditeurs. Normalement il paraissait impossible de fendre les rangs pressés pour arriver jusqu'au Maître et solliciter de lui la guérison attendue. La prudence humaine conseillait donc au malheureux et à ses compagnons de rebrousser chemin et d'attendre une occasion plus favorable.

Mais l'instinct divin de la foi domine infiniment les pauvres raisonnements du monde. Le malade savait indubitablement que celui qui parlait dans une petite salle voisine était le maître de la vie et de la santé. Un pressentiment surnaturel lui disait que le Christ l'attendait afin de faire éclater sur lui sa bienveillance. Il ne fallait pas laisser passer le moment précieux qui, peut-être, ne se retrouverait plus jamais. La difficulté d'arriver jusqu'à Jésus, qui eût sans doute découragé toutes les âmes hésitantes ou tièdes, ne parut insurmontable ni au paralytique lui-même ni à ceux qui lui prêtaient charitablement leur concours. Nous allons voir que leur calcul pieux ne fut pas trompé.

Lentement, péniblement, les porteurs du brancard parvinrent jusqu'aux murailles de la maison, mais ils n'arrivèrent pas à franchir le seuil, encombré par une multitude de plus en plus dense. Jésus, évidemment — qui, dans son cœur, les voyait venir — n'aurait eu qu'une parole à dire pour qu'aussitôt tout le monde s'écarte et leur livre passage. Cela n'était point dans ses plans célestes. Il préférait que le miracle prochain, dont il allait tirer un grand enseignement, fût remarqué, avant même de se produire, par un ensemble de détails peu ordinaires. Et le Maître continua ses instructions sans paraître se soucier ni du malheureux, ni du tumulte que devaient immanquament produire ses amis qui tentaient de forcer l'entrée.

Animés par une foi profonde, ces hommes se résolurent alors à une décision étrange. Puisqu'ils ne pouvaient aborder la voie normale, ils atteindraient leur but par un chemin aussi détourné qu'imprévu. Ils se mirent donc en devoir d'escalader les murs de l'habitation, — ce qui ne dut pas leur être trop difficile, car ces maisons étaient généralement composées d'un rez de chaussée, — et aboutirent ainsi à la terrasse supérieure qui servait de toit.

Dans les pays chauds, en effet, où l'amoncellement des neiges n'est pas à redouter, les toitures, au lieu d'être inclinées comme chez nous, sont habituellement plates et servent, aux beaux jours, de promenoirs. Il suffit de voyager tant soit peu en Espagne, en Italie ou en Orient pour se rendre compte que cette méthode d'architecture est encore en pleine vigueur. Et elle était déjà courante dans les temps les plus reculés, puisque les Egyptiens montèrent sur leurs toits pour assister à l'exode des Hébreux partant à la recherche de la Terre promise.

Nos braves gens s'installèrent donc sur la plateforme et n'eurent plus qu'à desceller quelques briques pour produire une ouverture. Au moyen de cordes, ils descendirent alors la civière où était étendu l'infirme et déposèrent le tout aux pieds de Notre Seigneur, qui n'avait rien fait pour s'opposer à leur manœuvre.

II

Qu'allait-il se passer alors ? Tout le monde devait s'attendre à ce que Jésus, dans sa miséricorde, accomplît le miracle si audacieusement provoqué. Mais les vues humaines, « toujours courtes par quelque endroit, » comme disait Pascal, cadrent rarement avec les plans supérieurs de Dieu. A celui qui espérait une guérison physique, le Maître accorda, avant tout, la faveur plus haute d'une absolution qui lui ouvrait l'espérance des cieux : « Homme, dit Jésus, tes péchés te sont remis. »

Cette décision de clémence était d'abord la rémunération de la foi. Mais elle devait avoir une autre conséquence encore. Comme d'habitude, un certain nombre de scribes et de pharisiens s'étaient glissés parmi les fidèles, pour épier le Sauveur et tâcher de le prendre en défaut. Malgré les échecs retentissants essuyés par eux à maintes reprises, ils ne désespéraient pas de parvenir, une fois ou l'autre, à leurs fins. L'occasion de tenter une nouvelle expérience leur parut trop belle pour la laisser échapper. Leurs réflexions intimes se résument ainsi, d'après le témoignage de S. Luc : « Seul Dieu peut remettre les péchés. Donc tout homme qui s'arroge le pouvoir de pardonner commet un véritable blasphème. Et par conséquent le rabbi Jésus tombe sous le coup de la loi en usurpant des pouvoirs divins. »

Le raisonnement était logique, mais il avait le malheur de pécher par la base. Il est bien évident que le Seigneur seul a le droit d'absoudre les fautes morales, qui constituent essentiellement un outrage à sa majesté infinie. Par suite nul mortel, à moins d'une délégation spéciale, comme celle qui est délivrée aux prêtres catholiques, ne peut prétendre au droit de pardonner l'offense dont Dieu seul est juge. Mais ce que les adversaires du Christ s'obstinaient à ne vouloir pas reconnaître, c'est que précisément le Messie n'était pas un homme quelconque. Il joignait, dans sa personne sacrée, la nature divine à la nature humaine; il était Dieu aussi parfaitement que le Père et le Saint-Esprit. Donc il jouissait de toute l'autorité nécessaire pour pardonner, aussi bien que les deux autres personnes de l'auguste Trinité. C'est à cause de ce principe que s'effondrait l'argumentation pharisaïque.

Les inventeurs ne s'en doutaient pas et ils allaient sans doute la formuler publiquement, lorsque le Sauveur, qui lisait leurs pensées au fond de leurs âmes, les prévient. Afin de leur manifester une fois de plus sa connaissance intime des cœurs, il alla au devant de l'objection. Sans attendre que le moindre mot soit prononcé, il se tourna vers ses adversaires et leur posa cette interrogation inattendue : « Que pensez-vous au fond de vous-mêmes ? »

La réponse était délicate à fournir. Si les docteurs d'Israël avaient avoué leur véritable secret, la foule, enthousiasmée par la perspicacité surhumaine de Jésus, n'aurait pas manqué de reconnaître sa prescience divine et de la proclamer aux alentours. Si, au contraire, ces gens subtils avaient eu recours à l'un de ces mensonges qui ne leur coûtaient guère quand il s'agissait de dissimuler une pensée dangereuse, ils risquaient de se contredire, faute d'avoir eu le temps de se consulter. Ainsi était-il arrivé jadis à ces deux sadiques vieillards qui s'étaient coupés dans leur faux témoignage contre Suzanne et avaient dû payer de leur vie leur parjure, après avoir été confondus par le tout jeune prophète Daniel. Si une aventure analogue leur survenait à eux, leur prestige s'effondrait pour toujours et la suprématie du Christ était assurée aux yeux de tout le monde.

Ils étaient bien rompus à toutes les controverses, accoutumés à toutes les dialectiques et aucun scrupule ne les gênait pour accepter une échap-

patoire qui leur eût permis de sauver, à la face du peuple, leur amour-propre. Néanmoins ils ne trouvèrent pas un mot à dire. Tant il est difficile de lutter, avec une obstination coupable, contre l'éternelle Vérité.

Pendant qu'ils hésitaient, confus et penauds, le malade attendait toujours, mais son âme s'était ouverte à la grâce que le ciel venait de répandre en elle. La confiance dont il venait de faire preuve en pénétrant auprès de Jésus d'une façon si extraordinaire, permet de supposer qu'il n'était pas inaccessible à des pensées surnaturelles et qu'il appréciait à sa valeur l'inestimable don que le ciel lui avait fait en le purifiant de ses souillures secrètes.

La foule attendait, elle aussi. D'une part elle espérait qu'un signe visible allait confirmer l'acte d'autorité accompli par le Maître. D'autre part, sa curiosité était avide de connaître si les scribes trouveraient le moyen de sortir du mauvais pas où ils étaient engagés. Quant aux pharisiens, ils se taisaient toujours.

III

Lorsque leur défaite fut bien évidente, ce fut le Christ qui reprit, le premier, la parole. Sous la forme d'une interrogation directe, il dévoila à tout le monde la pensée de ses ennemis, en leur demandant ce qui, à leur avis, était le plus facile : de rendre la vie de la grâce, en pardonnant ses péchés, à l'homme qui gisait devant eux, ou de lui restituer l'usage, depuis longtemps perdu, de ses membres.

Les docteurs de la loi comprenaient très bien à quoi tendait cette question. En effet, la rémission des péchés dépassait les pouvoirs humains, et il en était de même de la guérison d'une paralysie incurable, qui ne pouvait être effectuée qu'à l'aide de la puissance de Dieu. Quelle que pût être la réponse, elle aurait abouti à reconnaître au Sauveur au moins une délégation divine. Et une fois reconnu comme envoyé du Très-Haut, Jésus aurait eu beau jeu de conclure que l'on devait ajouter foi à sa parole ainsi garantie par le Tout-Puissant et que, par suite, il devait être cru quand il s'affirmait lui-même Dieu, Fils de Dieu.

C'était cela dont les pharisiens ne voulaient entendre parler à aucun prix. Plutôt que de s'exposer à un aveu qui aurait marqué la fin de leur règne sur le peuple, ils préférèrent subir, une seconde fois, l'humiliation d'un silence qui pourtant n'était pas de nature à accroître leur prestige auprès des foules.

Quelques instants s'écoulèrent ainsi, puis le Maître trancha la situation par une formule décisive : « Afin que vous sachiez que le Fils de l'homme a sur la terre le pouvoir de remettre les péchés, je te l'ordonne, dit-il au paralytique, lève-toi, prends ton lit et retourne dans ta maison. » Ainsi se produisait l'événement redouté par les ennemis de Notre-Seigneur. Le but du miracle était promulgué et le prodige qui s'opérait en cet instant était destiné à faire reconnaître par tous la mission céleste conférée au Christ.

Si, au milieu de leur honteuse défaite, les pharisiens avaient pu conserver quelque fragile espérance, c'eût été que l'ordre inouï donné par le Rédempteur ne s'exécuterait pas, que les lois de la nature ne se laisseraient pas violer par une autorité plus forte et que le malade resterait cloué sur sa civière. Il est évident qu'alors ils auraient pu triompher à leur aise et que le Christ n'aurait eu qu'à disparaître pour toujours, loin des foules désillusionnées. Mais cette hypothèse était inadmissible, étant donné le pouvoir souverain de Jésus, et les faits se chargèrent aussitôt de la faire évanouir.

Aussitôt qu'il eut entendu les paroles du Maître, l'infirme, qui jusqu'alors avait été incapable d'exécuter le moindre mouvement, se leva. Avec cette docilité toute simple qui est la marque des âmes droites, il exécuta à la lettre le commandement qu'il avait reçu.

Que l'on ne s'étonne pas qu'il ne se soit pas d'abord jeté aux pieds du Seigneur pour se confondre en actions de grâces. Une obéissance parfaite valait mieux que d'inutiles paroles. Le miraculé fit exactement ce qui lui avait été prescrit. Il saisit le grabat sur lequel on l'avait couché tout à l'heure, le mit sur ses épaules et, traversant la foule qui s'écartait avec admiration sur son passage, il regagna, d'un pas vigoureux, sa demeure. Mais chemin faisant, note l'Evangéliste Luc, il glorifiait le Seigneur. Il conciliait ainsi sa soumission à la volonté divine avec les sentiments de reconnaissance qui débordaient de son cœur à l'égard du prophète sans égal qui venait de lui rendre en même temps la vie de la grâce pour son âme et, pour son corps malheureux, la santé.

LXXXIII

LES AVEUGLES

Nous avons relaté en détail la merveille réalisée par Jésus à propos de l'aveugle-né à qui fut donnée la faveur de voir la lumière. D'autres guérisons analogues sont signalées au cours des Evangiles et nous allons en rapporter les traits les plus caractéristiques.

I

Tout comme les lépreux, les aveugles abondaient en Palestine, où même de nos jours ils ne sont pas rares. La fréquence de cette infirmité s'explique moins encore par la crudité de la lumière dans les pays orientaux que par l'insuffisance des soins que l'on accordait, alors surtout, aux jeunes enfants. On les laissait dormir en plein soleil, dans les rues ou sur les bords d'un champ ; même dans leur berceau, leurs paupières étaient souvent couvertes d'une nuée de mouches ou de moustiques plus ou moins venimeux, et elles n'étaient nettoyées que bien rarement des poussières qui s'y accumulaient. Il était tout naturel dès lors que des infections se produisent souvent dans un organe aussi délicat que celui de la vue, et ces irritations aboutis-

saient, dans beaucoup de cas, à une complète cécité.

Désastreuse pour les hommes qui en étaient atteints, cette infirmité si répandue constituait en outre une véritable plaie sociale, car non seulement les aveugles ne pouvaient contribuer en rien à l'activité économique du pays, mais encore ils étaient à la charge de leurs proches.

A vrai dire, ceux-ci ne se souciaient généralement pas outre mesure de venir à leur aide. Ils leur laissaient volontiers le soin de se procurer des moyens de subsistance, grâce à la mendicité qui était l'unique ressource des infirmes de toutes sortes, en une époque où ni les asiles ni les hôpitaux n'étaient connus. Mais la multitude même des mendiants leur rendait la vie fort misérable et précaire, car la générosité hébraïque n'a jamais été en grand renom, et les aumônes de la charité ne tombaient que rares et menues dans l'écuelle de terre qu'ils tendaient aux passants.

Il va sans dire que ces malheureux avaient souvent besoin d'une aide pour se rendre au lieu où ils exerçaient leur petite industrie. Ainsi les paralytiques ou les estropiés devaient être transportés le matin dans leur coin de rue habituel, où l'on venait les reprendre chaque soir. Les aveugles s'associaient généralement deux par deux, afin de s'étayer l'un l'autre, ce qui ne présentait pas une garantie bien efficace, mais explique la parabole du Seigneur : « Si un aveugle en guide un autre, ils tomberont tous deux dans le précipice. »

Jésus rencontra plus d'une fois de ces infirmes sur la route, et les textes sacrés nous ont conservé quelques souvenirs de ces épisodes. Ainsi, un jour, il sortait de la maison d'un chef de synagogue nommé Jaïre, chez qui il venait d'opérer l'éclatante résurrection d'une jeune fille de douze ans. L'émotion était vive parmi les groupes qui encombraient le seuil, et la rumeur publique avait déjà appris à deux aveugles qui se trouvaient là l'événement considérable qui venait de s'accomplir. Dès lors, ces deux hommes n'eurent plus qu'un désir : rejoindre à tout prix le Thaumaturge et obtenir la lumière de celui qui venait de réinfuser la vie dans un corps inerte. Dès que le Messie se montra sur la porte, ce dont ils purent se rendre compte grâce aux remous qui agitèrent la foule, ils se mirent à le suivre tant bien que mal, et ils le proclamaient, pour se le rendre favorable, fils de David, tout en le suppliant de les guérir.

Avant tout, le Christ tint à leur faire confesser leur foi, non pas que, dans sa science totale, il en doutât lui-même, mais pour donner un exemple à tout le public qui l'entourait. Il leur demanda s'ils croyaient vraiment à la possibilité de ce miracle. C'était exiger une reconnaissance au moins implicite de ses pouvoirs surnaturels et par suite de la mission divine qu'il avait reçue de son Père.

Les deux malheureux n'hésitèrent pas une seconde. Ils répondirent affirmativement, avec une conviction que soutenait leur ardente espérance. Au lieu d'accomplir un geste extérieur et symbolique, comme dans le cas de l'aveugle-né, Jésus se borna à prononcer une parole. Tout aussitôt leurs yeux s'ouvrirent. D'un air sévère, le Christ leur enjoignit de ne parler de ce prodige à personne, toujours pour le motif que nous avons déjà signalé, de ne pas s'attirer imprudemment une recrudescence de haine de la part de ses adversaires, à cause d'un trop vif enthousiasme du peuple.

Mais les deux miraculés ne purent contenir l'enthousiasme qui bouillonnait en eux. Sans avoir, à coup sûr, l'intention de déplaire à Celui qui venait de manifester en eux sa toute-puissante bienveillance, ils oublièrent la consigne qui leur avait été imposée, et ils s'en furent joyeusement à travers les chemins, répandant dans tout le pays la renommée de Notre-Seigneur.

II

S. Mathieu est le seul écrivain sacré qui nous ait conservé le récit de cet incident. Mais nous pouvons en trouver d'autres en parcourant les Synoptiques, qui, tous les trois, relatent l'épisode des aveugles de Jéricho.

On sait que la ville de Jéricho était l'une des plus anciennes et des plus célèbres de la Palestine. Elle existait déjà avant l'arrivée des Hébreux dans la Terre promise et était déjà si puissante que l'armée de Josué désespéra un instant de s'en emparer, ce qui était pourtant indispensable si l'on voulait pénétrer dans le pays dont elle défendait l'accès. Jéhovah vint alors au secours de son peuple, en ordonnant de transporter, sept jours de suite, l'Arche d'alliance autour des remparts, tandis que sonneraient les trompettes sacrées, et, selon la promesse divine, les murailles s'écroulèrent au moment prédit, livrant la cité aux fils d'Israël.

Il est tout naturel que Notre-Seigneur ait tenu à prêcher sa doctrine dans une cité immortalisée par ce miracle de son Père, et d'ailleurs assez importante pour que les événements qui s'y passaient fussent rapidement diffusés aux alentours. Il se rendit donc à Jéricho, entouré de ses disciples, et suivi, comme à l'ordinaire, d'un grand concours de peuple, dans lequel des espions haineux se mêlaient aux fidèles, afin de surveiller les gestes du Sauveur pour les rapporter aux pharisiens, attentifs à tirer parti de tout pour perdre celui qui les avait tant de fois démasqués et vaincus.

Les différentes narrations de S. Mathieu, S. Marc et S. Luc présentent, au sujet du miracle dont nous parlons, une légère divergence, qui n'amène aucun doute sur l'authenticité du prodige en lui-même, mais porte simplement sur un détail chronologique. La double guérison se produisit-elle le matin ou le soir ? Sur ce point s'est exercée la sagacité des interprètes. Sans entrer dans une controverse aussi minime, et qui d'ailleurs n'inté-

resse en rien notre foi, contentons-nous de préciser que S. Mathieu et S. Marc placent le fait au moment du départ de Jésus, tandis que S. Luc le raconte comme s'il avait eu lieu à son entrée dans la ville.

S. Ambroise, suivi par Maldonat, propose, pour concilier les textes, d'admettre que les aveugles destinés à être débarrassés de leur cécité se présentèrent d'abord au Messie lorsqu'il approchait de Jéricho, mais que pour un motif ou pour un autre, le prodige fut différé jusqu'à ce que Jésus retrouvât, en s'en allant, les infirmes au même endroit où il les avait déjà rencontrés. Remarquons en outre que S. Mathieu parle de la guérison simultanée de deux aveugles, tandis que les autres évangélistes s'attachent à raconter celle de l'un d'entre eux, dont Marc fixe même l'identité en nous apprenant que cet homme s'appelait « Bartimée », c'est-à-dire le fils de Timée, puisque le mot « bar » signifie « fils », en araméen comme en hébreu.

Les infirmes, donc, étaient assis au bord de la route que suivait Jésus, dans les alentours de Jéricho, et ils demandaient l'aumône aux passants. Leur attention fut soudain attirée par le bruit d'une foule en marche. Ils s'empressèrent de se renseigner, peut être dans l'espoir d'une recette plus fructueuse qu'à l'ordinaire, à cause de l'affluence qui approchait. On leur répondit que Jésus de Nazareth passait et nous savons déjà, pour avoir eu l'occasion de le remarquer à maintes reprises, que le Christ ne voyageait pas seul. Outre ses apôtres qui l'escortaient généralement, il y avait un grand nombre de personnes qui le suivaient plus ou moins longtemps pour jouir de sa présence et recueillir ses enseignements.

Aussitôt que les infirmes surent quel personnage divin se trouvait providentiellement tout près d'eux, l'un d'entre eux au moins se mit à crier pour attirer l'attention du Maître. Mais les gens qui précédaient le Sauveur furent choqués de tant d'audace. Ils se mirent à l'invectiver rudement, avec cette liberté de langage qui était une des règles constantes du pays et de l'époque.

Mais le malheureux n'entendait pas se laisser réduire au silence et perdre ainsi l'occasion inespérée qui venait de s'offrir soudain à lui. Il redoubla de clameurs et fit si bien que Notre-Seigneur daigna s'arrêter, en commandant qu'on l'amenât devant lui. L'aveugle entraîna sûrement avec lui son compagnon. Jésus se mit à les interroger, afin de leur faire préciser devant tous l'objet de leur requête. La réponse fut aussi brève que nette : « Seigneur, faites que je voie », ce qui impliquait une confiance absolue.

Il ne restait plus au Rédempteur qu'à faire éclater à la fois son autorité et sa bienveillance. C'est ce qu'il fit par une phrase miséricordieuse, et aussitôt le miracle s'accomplit. Notre-Seigneur continua ensuite son trajet, mais tous les témoins de la scène (et ils étaient nombreux) furent saisis d'admiration et rendirent gloire au Très-Haut qui se manifestait ainsi tout en glorifiant son Fils.

III

Un autre fait du même genre nous est attesté par S. Marc seul, et il se produisit, d'après l'auteur sacré, à Bethsaïde.

Plusieurs bourgades palestiniennes portaient ce nom. Mais il n'est pas difficile de conjecturer qu'il s'agit ici de Bethsaïda-Julias, sise sur les bords du lac de Génésareth. En effet, si l'on se reporte au texte du VIII^e chapitre de l'Evangile dont nous extrayons cette narration, Jésus venait de la rive ouest du lac, dont il avait traversé les flots sur une barque pour se rendre sur la côte opposée, ce qui correspond à l'emplacement de la cité qui nous occupe. Cette assertion est confirmée par la suite du texte, qui indique que le Christ se trouvait dans les environs de Césarée de Philippe. Or il y a dans ces parages une cité qui se nomme aujourd'hui Et-Tell et occupe la position de l'ancienne Bethsaïda-Julias.

Le Messie avait à peine pénétré dans le village, mais son arrivée prochaine devait être déjà connue depuis un certain temps, car on amena à sa rencontre, dans une rue de la bourgade, un aveugle qu'on le supplia de toucher pour assurer sa guérison. Cette fois, et pour des raisons que lui dictait sa souveraine sagesse, le Christ procéda selon une méthode toute différente de celle qui lui était coutumière. Il ne posa aucune question à l'intéressé. De plus, il réalisa son prodige non pas d'une façon soudaine, mais par étapes successives, comme pour montrer qu'il était libre d'agir absolument à sa guise sans être lié en aucune façon par nulle espèce de procédé.

Il fit à l'infirme l'insigne honneur de le prendre par la main et de lui servir lui-même de conducteur, de même qu'il guide spirituellement nos humbles âmes vers les clartés du Paradis. Il l'emmena ainsi hors de la cité, car il lui arrivait souvent de préférer une solitude relative au vain concours des multitudes pour l'accomplissement de ses plus grandes œuvres. Quand ils furent suffisamment éloignés, le Maître prit, du bout des doigts, un peu de salive, comme il l'avait fait pour l'aveugle-né. Mais cette fois, il ne la mélangea pas avec de la poussière : il la passa directement sur les yeux du malade, auquel il imposa ensuite les mains. Il lui demanda alors s'il voyait et l'aveugle répondit : « Je vois des hommes marcher, semblables à des arbres. » La vision était donc recouvrée, mais d'une manière incomplète et nébuleuse ; le sens de la perspective semblait aussi faire défaut ; bref, le miracle n'était pas complet.

Jésus, une seconde fois, plaça ses mains sacrées sur les yeux de l'infirme, qu'il n'avait pas voulu libérer d'un seul coup. Lorsqu'il les retira, les yeux de l'ancien aveugle étaient devenus parfaitement normaux et percevaient distinctement toutes les choses les plus diverses. Ainsi certaines âmes sont soudainement illuminées par la foi, qui pénètre en elles avec la rapidité de la foudre, tandis que d'autres, selon les desseins mystérieux de la